

s'approcha vivement, Valentine se jeta dans les bras de madame de la Fosse et les deux femmes pleurèrent en silence. Puis, instinctivement, madame de la Fosse repoussa M. du Breuil et la jeune fille, comme pour leur dire :

—C'est vous qui m'avez ravi mon fils.

Ce fut un mouvement involontaire. La mère de Paul était déjà accoutumée à souffrir sans se plaindre. Sa tristesse profonde et résignée comme celle de son mari, ne se manifestait qu'en donnant le nom de Paul à une sœur destinée à le remplacer sans le faire oublier.

On n'eut de ses nouvelles que sept mois après, et indirectement : on apprit qu'il habitait Paris.

XI

Frédéric Mallet fut peu surpris de voir Paul abandonner le champ de bataille après la naissance d'une sœur. Habitué à envisager les choses froidement, Frédéric comprit l'impuissance de son rival pour soutenir une lutte patiente, et sa répugnance à rechercher plus longtemps un mariage disproportionné sous le rapport de la fortune.

—En pareille occasion, pensa Frédéric, une retraite honorable sauve tous les amours-propres, et Paul a bien fait de s'y décider.

Le jeune négociant remarqua avec plaisir que sa bonne étoile ne se démentait pas. Il avait, du reste, trop bonne opinion de lui pour ne pas être certain que Valentine, si elle l'épousait, cesserait bien vite de songer à un autre. Au milieu du luxe matériel qui l'entourait et dont il jouissait largement, Frédéric ne connaissait pas très-bien le superflu, le luxe de l'amour. Possesseur de Valentine, il s'en fût considéré comme le propriétaire

complet. Peut-être même trouvait-il en elle un attrait plus prononcé parce qu'elle avait été convoitée, ardemment convoitée par Paul.

Cependant, et sans que cela le décourageât en rien, ce jeune homme ne réussissait pas à entrer dans le cœur de Valentine. Désireux de distraire sa fille, d'effacer sur ce jeune visage des traces de chagrin de plus en plus visibles, M. du Breuil accueillait favorablement Frédéric.

—C'est un autre gaillard que Paul, pensait-il. Ce n'est pas lui qui serait embarrassé de gagner sa vie ! Pourtant, il ne sait pas se faire aimer. C'est bizarre. Il y a là un problème.

M. du Breuil se regardait comme libre de tout engagement envers Paul.

—Qui quitte la partie, la perd, disait-il.

M. et madame de la Fosse ne lui parlaient jamais de leur fils. Valentine elle-même gardait sur ce sujet le plus profond silence. M. du Breuil ne voyait donc qu'une chose : C'est que sa fille dépérisait, et, tout en respectant, même dans leur exagération, les douleurs provenant de l'exquise sensibilité du cœur, il eût peut-être souhaité que Valentine fût moins fidèle à ses propres sentiments, moins tendre et moins absolue dans le culte de ses souvenirs, et qu'elle reprit les belles couleurs de la jeunesse et de la santé. Mais elle éprouvait pour Frédéric une répulsion de plus en plus marquée. Et pourtant, un an environ après le départ de Paul, Valentine, en observant l'assiduité du jeune négociant, sembla s'y résigner et l'accepter. Ce n'est pas l'amabilité qu'il déploya qui en fut la cause, mais il disait quelquefois.

—J'ai rencontré M. de la Fosse. J'ai été voir madame de la Fosse.